

Coda : Topique et littéararité

Georges Molinié

Volume 36, numéro 1, 2000

Le sens (du) commun : histoire, théorie et lecture de la topique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036175ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036175ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Molinié, G. (2000). Coda : Topique et littéararité. *Études françaises*, 36(1), 151–156. <https://doi.org/10.7202/036175ar>

Résumé de l'article

En réintégrant toute oeuvre littéraire dans son ancrage doxal, on peut mettre en valeur l'homologie entre dispositifs topiques et architectures stylématiques, afin de repérer comment se constitue la réception d'une oeuvre comme littéraire. Loin de ne chercher la littéararité que dans les considérations stylistiques internes aux oeuvres, il s'agit de ressaisir la dimension sociale de la réception des oeuvres et de la topicité nécessaire de l'art du langage.

Coda :

Topique et littérature

GEORGES MOLINIÉ

Un tel rapprochement, affiché en titre, peut paraître bizarre, tant les termes en semblent a priori hétérogènes. Sans revenir sur l'ensemble théorique auquel se rattache la réflexion — la sémiostylistique¹ —, on proposera d'abord une rapide mise au point², avant d'avancer la problématisation.

Le retour à la rhétorique aristotélicienne étant un fait, ce dernier entraîne non moins factuellement son corollaire : à chacun son Aristote. C'est tout à fait normal et rassurant : la richesse et la modernité d'une pensée se mesurent à la pluralité des lectures, successivement rigoureuses, que l'on en fait — je parle des lectures réelles des textes, et non des imaginations ou des fantasmes de vulgates.

Globalement, la topique est ici conçue comme l'ensemble des sources constitutives des preuves techniques, ou artificielles, qui meuvent le dynamisme de l'argumentation rhétorique. Celle-ci, on le sait, relève du dialectique, tout en s'en démarquant par le caractère du fréquent comme base du vraisemblable, et par la visée qui, pour le rhétorique, est précisément persuasive. La plus grande

1. Pour la dernière présentation globale, on se reportera à Georges Molinié, *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, PUF, 1998. La sémiostylistique est une stylistique fondée sur le principe des modélisations des processus de création de la valeur, et orientée vers l'analyse des portées sociales de ces créations de valeurs communément reçues comme esthétique.

2. Les bases de cette liaison-là ont été posées explicitement dans Georges Molinié, « Les lieux du discours littéraire », dans Christian Plantin (dir.), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Kimé, 1993. Il s'agit d'envisager les constituants fondamentaux de la caractérisation littéraire, les stylèmes, sur le modèle des *topoï*, et le fonctionnement global des discours communément reçus comme littéraires sur le modèle du fonctionnement général de la praxis rhétorique.

expansion de la topique, que l'on pourrait légitimement appeler la topique la plus générale (si la généralité ne définissait l'exacte différence spécifique de la topique), comprend à la fois le domaine des lieux éthiques et pathétiques, ainsi que celui de toutes les variétés d'enthymèmes et de paralogismes, à quoi il convient d'adjoindre les diverses formes de l'induction. C'est beaucoup, mais c'est cohérent.

Relativement à cet univers, je pose une homologie, c'est-à-dire un point de vue analytique de fonctionnement partiellement et précisément analogue, avec la théorisation des stylèmes. Un stylème, on le sait, doit pouvoir définir rigoureusement et non essentialistement un considérant de littérarité : je l'envisage donc comme une suite liée de corrélations, c'est-à-dire de rapports constants entre divers éléments occurremment renouvelables, eux-mêmes fixes ou variables, de toute nature langagière que ce soit. De la même façon que la topique se manifeste, phénoménologiquement, dans la production de dispositifs discursifs (et exclusivement de cette façon), de la même façon l'architecture stylématique se manifeste, phénoménologiquement, dans la production du discours textuel, par la mise en œuvre de corrélations sémio-langagières effectives. Cette effectivité se mesure à la fois à la repérabilité des divers types de déterminations stylématiques (générales, génériques, singulières), à leur répétitivité, à leur reconnaissance, à leur généralité, et à leur visée (en l'occurrence créatrice d'une valeur sociale particulière). Dans l'articulation du rhétorique sur le dialectique, on remarquera un autre trait qui apparente très exactement la stylématique à la topique : c'est justement la visée de persuasion. La topique est mobilisée pour persuader ; la stylématique est mise en œuvre pour convaincre d'être toujours désirable (il ne faut pas que le texte tombe des mains). La stylématique pourrait être de la sorte considérée comme une partie de la topique : la topique littéraire.

L'homologie est sans doute plus profonde. Le rhétorique se rattache au dialectique ; or, le dialectique n'est pas spécialement ancré sur le fréquent, et n'est pas forcément orienté par une quelconque visée persuasive. Le stylématique, comme prégance de littérisation, est aussi, justement, analysable en termes de puissance de littérarité, et non forcément de littérarité effective. Ce qui s'oppose bien sûr à toute idée d'essentialisme de littérarité, mais implique une pensée de la littérisation à la fois graduelle, instable et à toujours conquérir à réception. On aurait donc soit des types de stylèmes (peut-être de littérarité générale), soit des degrés de stylèmes, qui se caractériseraient, très largement dialectiquement, et moins spécifiquement rhétoriquement, par une neutralité fondamentale du point de vue de leur efficacité de valeur sociale, sans pour autant être dépourvus d'efficacité puissancielle.

Cet aspect de la question est très important. C'est ici en effet que l'on peut

dépasser le parcours, outrageusement résumé, que je viens de faire de la conception topique du stylème. Je viens d'évoquer, à plusieurs reprises, l'idée d'une valeur, sociale, et de la réception. Toute ma théorie est fondée sur la réception³. Qui dit réception dit marché de la lecture, dit consommation socioculturelle. La consommation, par rapport au fonctionnement dialectico-rhétorique que j'ai indiqué plus haut, implique évidemment une spécification très précise quant à la mise en œuvre de l'exigence de désirabilité, qui convoque le lieu « commun » au judiciaire du plaisir. On rejoint ainsi la théorie de base de toute la sémiostylistique, étendue à l'ensemble des procédures sémio-sociales de reconnaissance artistique : le modèle du simulacre de la sexualité et de la prostitution⁴. S'il y a marché, il y effectivement consommation ; la consommation est celle du corps textuel émané, expansé et érigé à partir de la production, dans une praxis qui, au bout du compte, s'épuise dans le seul spectre d'un pur désir ; l'absolu du désir ne saurait être que sexuel : la matière de l'échange marchand alors en jeu représente bien la matière d'une prostitution. Cependant, à vue plus large, la consommation dans le bain du marché des biens culturels se réalise sous un horizon également déterminé, et pourtant moins spécialement appréhendable : c'est celui des rapports sociaux en général, du social comme tel.

Donc, le social : nous y voilà. Et l'on revient aussi au fondamentalement rhétorique. Il faut repenser, une fois encore, la généralité. La manifestation discursive à la fois matricielle et opératoire du rhétorique — la topique — représente bien, on l'a dit, du dispositif verbal (en tant que dispositif). Ce dispositif n'est significatif que relativement à deux dimensions, qui sont aussi deux pôles : une généralité et une indétermination de production, et une généralité et une indétermination de réception. Et cette double généralité et indétermination correspond à une aire sociale commune. En théorie sémiostylistique, on se retrouve exactement dans la situation de ce que l'on appelle le niveau α , celui des déterminations idéologico-sociales. L'actant émetteur α , comme l'actant récepteur α , sont à la fois fonctionnellement très exactement des actants, et très exactement caractérisés par leur non-actorialité, ou du moins par leur inspécificabilité actoriale. Pour le marché de la lecture (côté réception), c'est clairement une collectivité ; du côté du pôle de la production, la non-actorialité correspond à une nécessité théorique (c'est-à-dire l'impossibilité de rattacher ce fonctionnement évidemment actantiel à un pôle identitaire personnel socialement rempli) : l'actant émetteur α est à la fois quelqu'un et pas quelqu'un,

3. Voir par exemple, pour un état standard, Georges Molinié et Alain Viala, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de la réception. À propos de Le Clézio*, Paris, PUF, 1993.

4. Je renvoie à l'ouvrage référencé en note 1.

personne et tout le monde — la voix d'aucun visage, pour être possiblement la voix de toutes celles qui pourraient parler. En d'autres termes, il y a communauté puissancielle, justement sous la forme de la non-actorialité, entre les deux pôles actantiels. C'est ce système sémiotique-là qui permet la participation à réception.

Je n'ai fait que sémiotiquement spécifier le modèle actantiel de la topique : c'est-à-dire, j'ai formalisé la généralité. C'est le point sensible. On retrouve alors le concept-clé qui ouvre, ou verrouille, comme on voudra, tout l'édifice idéologico-verbal de la topique : la doxa. Je dis bien l'édifice idéologico-verbal, et non logico-verbal, à quoi on le range communément. Le logico-ici attendu n'est pas plus rationnel que la raison que revendiquent les grammairiens et les rhétoriciens du *xvii^e* siècle français : on a, chaque fois, affaire à de l'acceptable d'usage, à du socialement convenable. C'est capital. Ce socialement acceptable définit une zone de consensus civil, pour ne pas dire d'accord civique ou politique, qui manifeste en même temps qu'elle construit un ensemble de valeurs. Il n'est pas inintéressant de noter que l'image collective et codée de cet ensemble de valeurs prend l'allure de la cohérence rationnelle, même et surtout dans la mesure où ce n'est justement qu'une allure. Et pour nous les tardifs, à l'aube de notre modernité, nous remarquons bien qu'aux commencements des vrais marquages du français moderne, au *xvii^e* siècle, tous les intellectuels affichent leur rationalité, notamment en matière de langue, d'art en général et de littérature en particulier (pour tous les genres, puisque genre il semblait y avoir). Mode et fantasme, sans doute, que cet affichage ; mais affichage massif et manifeste en tout cas, au moment moderne de la connexion (ou de la reconnexion) inégalée du littéraire et du rhétorique⁵. Chez Aristote, du moins, pas de faux-fuyant ni de confusion : la distinction est très précisément établie, aussi bien dans la Rhétorique que dans les Topiques. Le fond des choses, c'est, de toutes les façons, patente (chez Aristote) ou latente (chez les rhétoriciens français du *xvii^e* siècle), le fondement doxal de la plausibilité, de l'acceptabilité sur quoi s'appuie toute la stratégie discursive déployée pour attacher les récepteurs.

Il y a consubstantialité entre le doxal et l'idée même de public. La topique englobe la stylématique, aussi dans le sens où la mise en œuvre du discours obéit à un devoir-séduire, à un devoir de prestige et de grâce, insinuant ou sublime, véhément ou charmant, dont l'effet seul atteste l'être et l'éclat : dont l'ultima ratio demeure sans conteste et obligatoirement la réaction du public.

5. On se reportera à mes commentaires dans *Littératures classiques*, n° 28, automne 1996, numéro portant sur « Le style au *xvii^e* siècle ».

Il importe donc de comprendre la *topicité* fondamentale du littéraire (pour ceux qui croient au littéraire), ou, mieux, la *topicité* constitutive du littérarisable (pour celles, toujours forcément plus avancées que ceux, qui ont dépassé le stade de la croyance aux essences). Il ne s'agit pas seulement d'une *topicité* mécaniquement structurale, comme celle que j'évoquais rapidement au début de cet article : il s'agit de la *topicité* principielle, pourrait-on dire, où se fonde la nature même du topique, son caractère *doxique*. On rapprochera ces vues des analyses bien connues, déjà aristotéliennes, et aujourd'hui rénovées, entre autres, par Philippe Hamon, sur le test de reconnaissance, applicable au processus de littérisation. Aristote parlait du plaisir de connaissance, ce qui a été diversement interprété. La portée sémiotique de la connaissance ou de la reconnaissance, en matière d'art verbal, ne saurait être que topique.

Cela ne veut pas dire seulement qu'il y a, d'une certaine façon, des *topoi* de littérisation. Cette thèse, que j'assume, comprend d'ailleurs elle-même deux sous-thèses. D'une part, il y a des lieux du discours littéraires, qui sont plutôt des arrangements thématico-narratifs, liés aux pratiques typologisables des usages globalement génériques, avec toutes leurs combinaisons et leurs négations — c'est à peu près effectivement ce qu'étudie, limitativement, la SATOR, et ce que la plus fondamentale sémiotique narrative appelle plutôt des motifs. D'autre part, il y a les corrélations sémio-langagières de tous ordres qui constituent des caractérisants de littérisation, ce que j'appelle des *stylèmes*, dont les diverses combinaisons produisent de variables architectures déterminant à réception différents styles. Il est légitime de réunir en effet ces deux sous-thèses en une thèse générale, de nature fonctionnelle, qui théorise logiquement la *topicité* de la littérisation.

Si l'on va plus loin, on notera évidemment qu'il s'agit plutôt de procédures de littérisation. Et c'est là qu'il convient d'approfondir l'approche du topique. La valeur herméneutique forte de l'idée topique peut se déployer selon deux axes : la généralité, dont j'ai déjà parlé (et qui permet une homologie forte entre stylématique et topique) ; et la potentialité, que je n'ai fait qu'évoquer. On rejoint ainsi la neutralité. La potentialité, c'est la pensée du *puissanciel*, qui non seulement ne s'active, mais surtout ne s'évalue, qu'à réception. Or, l'évaluation à réception, l'évaluation de réception, fonctionne non pas d'extériorité à extériorité, mais à l'intérieur d'un même continuum : c'est ce que j'ai essayé d'explicitier avec la théorie de la non-actorialité des pôles actantiels au niveau α . La caractéristique constitutive de ce continuum est essentiellement *doxique*. La nature du *topos*, l'existence du *topos* s'épuisent dans l'identification du *topos*. La littérisation d'un discours n'est que le résultat d'un processus socio-cognitif de reconnaissance : ce n'est qu'un stade, jamais certain, pas forcément atteignable, instablement maintenu, dans le parcours cognitif d'une

constellation topique particulière, elle-même entièrement mobile, fluctuante, et dépendante de conditions socioculturelles diverses. Cette constellation est enracinée dans une doxa dont elle est à la fois le signe et la cause.

La topicité du littéraire tient d'abord à la topicité constitutive du littérisable, comme littérisable, c'est-à-dire comme discursivité éventuellement apte à être reconnue comme artistique en raison de la mise en jeu de réactions dans un corps social quelconque (réel, vécu, fantasmé, reconstruit, postulé). C'est donc, sous quelque apparence que ce soit, une praxis, historiquement concrète et incarnée aussi dans des corps d'individus singuliers, qui détermine l'interaction de production et de réception du tissu discursif collectif. Ce que j'ai appelé le pacte scripturaire ne vise donc pas seulement à exhiber le caractère fondamentalement écrit du littéraire ; je pointais ainsi une caractéristique autrement profonde : la dynamique doxale, le bain topique comme action sociale, qui génèrent la puissance du verbal littérisable. L'art langagier relève d'une analyse sémio-sociale, dans la mesure exactement où il est d'abord et finalement topique.